

Le 18 juin 1944 — Tronget

Une aube qui ne ressemble pas aux autres

* * *

Scène 1 — La ferme du Hazard, 5h30 du matin

La nuit cède lentement sa place à une lueur grise et froide.

Dans la grange, Louis Lanusse vérifie une dernière fois le contenu de son sac avant de le poser délicatement dans le cageot posé sur le porte-bagage de son vélo.

Marcel Joly (*chuchotant, inquiet, tenant une lanterne*) — Tu es sûr de toi, Louis ? Ce n'est pas le moment de prendre des risques inutiles. Il paraît que des Allemands ont été vus sur les routes cette nuit.

Louis (*souriant calmement, ajustant les courroies du cageot*) — Ce sont des armes récupérées au parachutage, Marcel. Il faut les essayer avant de les distribuer aux hommes. Si elles s'enrayent au mauvais moment, ce sera pire que de ne pas en avoir du tout.

Marcel — Et tu ne peux pas attendre ce soir ? Partir de nuit serait plus prudent.

Louis — Non. Le groupe se réunit demain. Les hommes ont besoin de savoir sur quoi ils peuvent compter. Je serai de retour avant que le bourg ne s'éveille, ne t'inquiète pas.

Marcel (*posant une main sur l'épaule de Louis*) — Fais attention, mon gars. Ta mère ne survivrait pas à un malheur.

Louis (*serrant la main de Marcel*) — Je ferai attention. Et dis à ta femme merci pour le café de ce matin.

Marcel (*soupirant*) — Vas-y. Et que le bon Dieu t'accompagne.

Louis enfourche son vélo et disparaît dans l'obscurité du chemin. Marcel reste un long moment à regarder la nuit, la lanterne à la main.

* * *

Scène 2 — Rue du Verger, Tronget, 6h00 du matin

Le bourg dort encore. Les volets sont clos, les rues désertes.

Louis pédale doucement, attentif au moindre bruit. Dans le cageot, les pièces de la mitrailleuse tintent légèrement malgré le chiffon qui les enveloppe. Il approche du débouché de la petite rue du Verger, en haut du bourg, quand il les voit. Des soldats. Des dizaines de soldats allemands qui encerclent silencieusement le village depuis l'aube.

Soldat allemand (*surgissant de l'ombre, arme levée*) — Halt! Stehenbleiben! Ne bougez pas!

Louis freine brusquement. Son regard fait le tour de la situation en une fraction de seconde. Les soldats sont partout. Il n'y a nulle part où fuir.

Louis (*les mains légèrement levées, voix posée*) — Je vais travailler. Je suis ouvrier agricole.

Soldat (*s'approchant, regardant le vélo, le cageot, le sac*) — Was haben Sie da? Qu'est-ce que vous transportez?

Louis (*tendant de détourner l'attention*) — Des outils. Pour la ferme. Je vais au bois couper du bois.

Le soldat s'approche encore. Louis mesure l'imminence du danger. D'un geste rapide, il tente de saisir le sac et de le jeter sur le tas de charbon tout proche, à quelques mètres à peine.

Soldat (*criant*) — Er versucht zu fliehen! Il essaie de fuir! Greift ihn! Attrapez-le!

Deux soldats se jettent sur Louis, le tirent de son vélo, le plaquent violemment contre le mur.

Louis (*se débattant*) — Lâchez-moi! Je n'ai rien fait!

Unteroffizier (*ramassant le sac, l'ouvrant, découvrant les pièces de la mitraillette*) — Terrorist. Eine Maschinenpistole. Un terroriste. Une mitraillette.

Un silence glacial tombe sur la rue. Le sous-officier regarde Louis avec une froideur absolue.

Louis (*le regard fixe, le visage marqué par les coups*) — Je suis un homme libre.

On l'entraîne de force vers le carrefour de la Croix Saint-Joseph. Les coups de crosse résonnent dans la rue encore endormie. Quelques volets s'entrouvrent furtivement, puis se referment aussitôt.

* * *

Scène 3 — Une maison du bourg, presque simultanément

La femme (*secouant son mari endormi*) — Pierre! Pierre, réveille-toi! J'entends des bruits dehors. Des voix en allemand.

Pierre (*se redressant brusquement*) — Quoi? Quelle heure est-il?

La femme — À peine six heures. Il se passe quelque chose dans la rue. J'ai entendu crier.

Pierre se lève, s'approche du volet, entrouvre prudemment un battant.

Pierre (*blême*) — Mon Dieu. Ils sont partout. Des soldats allemands. Ils ont encerclé tout le bourg.

La femme (*serrant son châle*) — Qu'est-ce qu'ils veulent?

Pierre (*refermant vivement le volet*) — Les résistants, sûrement. Quelqu'un a parlé. (baissant la voix) Ne bouge pas. Ne sors pas. Reste avec les enfants et ne fais aucun bruit.

On entend au loin des coups sourds, comme une crosse contre une porte de bois.

La femme (*les yeux emplis de larmes*) — Pierre... ils ont tiré. J'ai entendu des coups de feu, tout à l'heure.

Pierre (*la voix brisée*) — Je sais. Je sais.

* * *

Scène 4 — Le carrefour de la Croix Saint-Joseph

Les soldats ont traîné Louis jusqu'au carrefour. Un officier allemand s'avance, examine les pièces de la mitraillette étalées sur le sol.

Officier (*froidement, en français approximatif*) — Vous êtes résistant. Vous avez des complices. Où sont-ils?

Louis (*le regard fixe, le visage marqué par les coups*) — Je suis seul. Je ne sais rien.

Officier — Les armes... d'où elles viennent?

Louis — Je les ai trouvées dans un fossé.

Officier (*se rapprochant*) — Vous mentez. Qui d'autre dans ce village travaille avec vous?

Louis — Personne.

Un long silence. L'officier fait un signe de tête à ses hommes.

Le corps de Louis Lanusse est abandonné au carrefour de la Croix Saint-Joseph. Il avait vingt-trois ans.

* * *

Scène 5 — Les rues du bourg, 7h00 du matin

Les soldats se déploient dans tout le village. Les coups de crosse contre les portes résonnent de rue en rue.

Soldat (*frappant à une porte à coups redoublés*) — Aufmachen! Ouvrez! Sofort! Tout de suite!

La porte s'ouvre sur un homme en chemise de nuit, les yeux hagards.

Habitant — Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi...

Soldat (*le poussant brutalement à l'intérieur*) — Où sont les armes? Wo sind die Waffen?

Habitant — Quelles armes? Je suis boulanger, moi! Je n'ai pas d'armes!

Les soldats bousculent tout, renversent les meubles, arrachent les placards.

La femme du boulanger (*serrant ses enfants contre elle dans un coin*) — S'il vous plaît... ne faites pas de mal aux enfants... ils n'ont rien fait...

Soldat (*ignorant la femme, s'adressant à son collègue*) — Nichts hier. Rien ici. On passe à la suivante.

La même scène se répète de maison en maison. Les villageois, arrachés au sommeil, regardent leurs maisons mises sens dessus dessous, impuissants et terrifiés.

* * *

Scène 6 — Devant le mur de la Poste, 8h30 du matin

Sept hommes ont été rassemblés et alignés contre le mur de la Poste. Des soldats font les cent pas devant eux, armes chargées.

Officier (*se plantant devant la rangée d'hommes, les mains dans le dos*) — Je sais que vous cachez des armes. Je sais que certains d'entre vous aident les terroristes. Si vous parlez maintenant, il ne vous arrivera rien. Si vous ne parlez pas...

Il laisse la phrase en suspens.

Premier otage (*la voix blanche*) — Monsieur l'officier, je vous jure que je ne sais rien. Je suis cultivateur. Je m'occupe de mes bêtes, c'est tout.

Officier — Les autres?

Silence.

Deuxième otage (*tout bas, à son voisin, sans bouger les lèvres*) — Ne dis rien. Quoi qu'il arrive, ne dis rien.

Troisième otage (*les dents serrées, fixant le mur d'en face*) — Ils ne trouveront rien parce qu'il n'y a rien à trouver.

Officier (*élevant la voix*) — Sehr gut. Très bien. Vous allez marcher devant nous jusqu'au bout du bourg. Et tout le monde verra qui nous tenons. Peut-être que quelqu'un aura alors envie de parler.

* * *

Scène 7 — La traversée du bourg

Le cortège s'ébranle. Les sept otages marchent encadrés par les soldats, traversant tout le bourg de bout en bout. Les habitants qui osent entrouvrir leurs volets les regardent passer, le visage défait.

Une vieille femme (*derrière ses carreaux, à sa voisine*) — C'est le fils Bonnet... et le père Audigier... Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils leur ont fait?

Sa voisine (*se signant*) — Ils n'ont rien fait, justement. C'est pour ça qu'on les emmène.

Une voix d'enfant — Maman, pourquoi ces hommes marchent avec les soldats?

La mère (*tirant l'enfant en arrière, voix étouffée*) — Chut. Viens là. Ne regarde pas.

Dans la rue, les otages avancent en silence, le regard droit devant eux, s'efforçant de ne montrer aucune faiblesse.

Deuxième otage (*tout bas, imperceptiblement*) — Courage. On ne leur donnera pas la satisfaction de nous voir plier.

Quatrième otage (*murmurant*) — Tu crois qu'ils vont nous fusiller?

Deuxième otage — Non. Pas ici. Pas devant tout le village. Ils veulent qu'on parle. Alors on ne parle pas, et on rentre chez nous ce soir.

* * *

Scène 8 — Devant la Villa Marie Louise, carrefour des Riats, 10h00

Le cortège s'arrête devant la Villa Marie Louise, demeure de Monsieur Marinoni, délégué spécial nommé par le régime de Pétain. L'officier allemand connaît cet homme. Il parle allemand. On peut lui parler.

Officier (*s'adressant à Marinoni qui est sorti sur le seuil*) — Herr Marinoni. Diese sieben Männer wurden bei einer Durchsuchung festgenommen. Ces sept hommes ont été arrêtés lors de notre fouille. Nous avons trouvé des armes dans ce village. Ces hommes sont suspects. Je les emmène à Moulins.

Marinoni (*gardant son calme, regardant les otages puis l'officier*) — Monsieur l'officier, je connais ces hommes. Ce sont des habitants de Tronget, des travailleurs, des pères de famille. Aucun d'eux n'est un terroriste.

Officier — Des armes ont été trouvées. Un homme a été abattu ce matin même en possession d'une mitraillette. Ce village abrite des résistants. Cela ne fait aucun doute.

Marinoni — Je ne le nie pas. Mais ces sept hommes que vous tenez n'y sont pour rien. Prenez-moi comme garant, si vous le souhaitez. Sur ma parole et sur ma fonction, je vous certifie qu'ils sont innocents.

Officier (*le scrutant longuement*) — Sie bürgen persönlich für diese Männer? Vous vous portez personnellement garant d'eux?

Marinoni (*sans ciller*) — Personnellement. Et sans réserve.

Un long silence s'installe. L'officier regarde les otages, puis Marinoni, puis ses soldats. Il pèse ses options.

Officier (*après un moment*) — Gut. Sehr gut. Nous les relâcherons à onze heures. Mais si l'un d'eux est retrouvé mêlé à des activités terroristes, c'est vous qui en répondrez, Herr Marinoni.

Marinoni (*s'inclinant légèrement*) — Je l'entends, monsieur l'officier.

L'officier fait volte-face et s'éloigne avec ses hommes. Marinoni laisse échapper un souffle imperceptible. Les otages n'osent pas encore y croire.

Premier otage (*à voix très basse*) — Monsieur Marinoni... merci.

Marinoni (*sans les regarder, les yeux dans le lointain*) — Rentrez chez vous à onze heures. Et n'en dites pas plus.

* * *

Scène 9 — Le soir, dans une maison du bourg

Les otages ont été relâchés. Le village reprend lentement son souffle. Dans une cuisine, à la lueur d'une bougie, des voisins parlent à voix basse.

Pierre — Louis Lanusse est mort ce matin. Au carrefour de la Croix Saint-Joseph. Ils l'ont abattu après l'avoir traîné là-bas.

La femme (*les yeux brillants*) — Il avait quel âge?

Pierre — Vingt-trois ans. Il était de Paris. Réfugié ici avec sa famille.

Voisin — Il travaillait avec les gars de Tronget, non? Avec le groupe FTP?

Pierre — Oui. Il allait au bois de Péroigne ce matin pour essayer des armes récupérées au parachutage. Il n'a pas eu le temps d'arriver.

La femme — Et les lettres de dénonciation... vous croyez que c'est vrai? Quelqu'un du village aurait fait ça?

Un silence lourd tombe sur la pièce.

Voisin (*sombrement*) — Les postiers en ont intercepté plusieurs. Des lettres envoyées aux autorités pétainistes. C'est à cause de ces lettres que les Allemands sont venus ce matin.

Pierre (*la voix durcie*) — Quelqu'un a vendu Louis. Quelqu'un a vendu les résistants de Tronget. Et ce quelqu'un vivait peut-être parmi nous.

Nouveau silence. Chacun regarde le fond de son verre.

La femme — Et Marinoni? Il a quand même sauvé les otages.

Voisin — Il a vu de quel côté le vent allait tourner. Mais ce matin... oui, il a bien agi. Peu importe ses raisons. Il a bien agi.

Pierre (*se levant, allant à la fenêtre, regardant la nuit*) — Louis est mort pour que d'autres soient libres. Il faut s'en souvenir.

* * *

Scène 10 — 29 juin 1944 — Le Rocher Noir, route de Châtillon à Moulins

Onze jours ont passé. Les hommes du maquis Danièle Casanova sont postés dans les virages du Rocher Noir. Ils attendent. Une colonne allemande approche.

Chef de groupe (*à voix basse, aux hommes embusqués*) — Personne ne bouge avant mon signal. Laissez les premiers véhicules entrer dans le virage. On attend qu'ils soient tous engagés.

Résistant (*chuchotant*) — Combien sont-ils?

Chef de groupe — Assez. Préparez-vous.

Le bruit des moteurs grandit. Les hommes retiennent leur souffle, doigts sur les détentes.

Résistant (*serrant les dents*) — C'est pour Louis.

Chef de groupe (*posant une main sur son épaule, gravement*) — C'est pour Louis. Et pour tous les autres.

Le premier véhicule entre dans le virage du Rocher Noir.

Chef de groupe — Feu!

* * *

Le maquis Danièle Casanova venait d'infliger une sévère défaite à la colonne allemande.

La Libération approchait.

*Louis Lanusse et tous ceux qui étaient tombés avant lui n'auraient pas vécu — ni combattu —
pour rien.*

Tronget, Allier — 18 juin 1944

N'oublions pas.